

Christian Le Bour

**Eva, une trop riche
héritière**

Rennes, Saint-Malo, Perros-Guirec

**Editions
Traezh**

Romans policiers

Vol d'héritage en bord de Rance (mai 2022)

La villa des bleutes (Poker mortel à Saint-Quay) (Oct. 2022)

L'inconnu de la dernière soirée (Avril 2023)

Les diaboliques de Saint-Quay (Octobre 2023)

*Eva, une trop riche héritière (Ménage à quatre, le 5^{ème} élément)
(Mai 2024)*

*Le pacte de la plage Sainte-Anne (Supplice chinois en
Finistère) (Mai 2025)*

Baie des diables (Octobre 2025)

Romans

Un manoir dans la tourmente (Octobre 2024)

*Vous pouvez retrouver Christian Le Bour sur les réseaux
sociaux : Facebook, Instagram ou LinkedIn ET*

Sur <https://editions-traezh.fr> ou

<https://christianlebour.fr>



*Vous pouvez également joindre l'auteur directement par
mail :*

Christianlebour.auteur@gmail.com

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les situations et les lieux décrits dans ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements ayant existé ou existant, ne serait que pure coïncidence et le fruit du hasard.

Copyright 2024

CH 1

En pénétrant sur le boulevard de Sévigné, une douce chaleur matinale enveloppa Charlotte. Elle frissonna de bien-être et ferma les yeux quelques secondes pour mieux goûter cet instant. Un soleil blanc, à la lueur encore mal assurée, rasait les toitures des belles demeures situées à l'angle du boulevard et de la rue George Sand. Le printemps décidait d'annoncer son arrivée. Elle releva la tête et tendit le cou pour offrir son visage aux rayons du soleil. Elle était bien.

Quand elle rouvrit les yeux, elle aperçut la silhouette élancée et athlétique de Raphaël Lazzaro pénétrant dans la ruelle pavée. Surprise, elle fronça les sourcils. La Jaguar était sans doute en panne, pensa-t-elle, monsieur Lazzaro ne prenait jamais le bus pour se rendre à son bureau.

Le siège social de La Financière Beauchamps, que présidait Raphaël Lazzaro, était situé au dernier étage d'un immeuble de standing sur l'avenue Aristide Briand. De son immense bureau meublé avec un goût affirmé, Raphaël Lazzaro pouvait parcourir les toits du sud de Rennes d'un seul coup d'œil. Une large baie vitrée ouvrant sur une grande terrasse courait sur toute la longueur de son bureau. Pour rejoindre le porche de l'avenue Aristide Briand depuis son appartement, il ne lui fallait pas plus de quinze minutes en bus, mais plus

de trente minutes en voiture. Mais à la foule et aux odeurs si caractéristiques des bus bondés, il préférait le confort du Connolly de sa Jaguar et le toucher de la ronce de noyer. Il pouvait ainsi chaque matin écouter les nouvelles du jour à la radio.

Quand elle tourna dans la rue George Sand, Charlotte fut saisie par la fraîcheur de l'ombre matinale. Le printemps n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements. Comme chaque semaine quand elle venait chez les Lazzaro faire le ménage, Charlotte croisa madame Crépin qui semblait se cacher sous un large chapeau bleu pastel. Chaque matin, elle se faisait un devoir d'être parfaitement pomponnée, bien qu'à son âge, elle n'attende plus grand-chose de la vie. Parfois, elle abusait un peu trop du fond de teint, du fard à paupières, des bijoux et de l'accessoire de mode, mais, dans le quartier, tout le monde lui pardonnait volontiers ces excès vestimentaires. Charlotte aimait sa gentillesse, sa grande disponibilité et surtout son humour mutin. On aurait dit qu'elle connaissait les petits travers de tous ceux qui vivaient là et elle en amusait chacun.

- Bonjour, Charlotte, tu vas remuer la poussière de la haute ! Regarde bien sous les tapis, tu y découvriras peut-être quelques secrets bien cachés, déclara madame Crépin, le regard malicieux.

- Bonjour, madame Crépin, vous êtes toujours aussi sarcastique. Elle ne vous a pourtant rien fait, madame Lazzaro.

- Je sais bien, mais je ne peux pas m'en empêcher, ce n'est pas bien méchant. Bon courage, ma petite Lady.

C'est ainsi que madame Crépin appelait Charlotte, depuis qu'elle avait su qu'elle avait quitté Londres pour suivre des études à Rennes. Quelques instants plus tard, Charlotte pénétra dans la pâtisserie du bas de la rue George Sand. Elle y acheta quatre croissants au beurre bien frais qu'elle allait partager tout à l'heure avec Éva Lazzaro. Cette dernière attendait sa venue avec impatience tous les jeudis matin. Avant que Charlotte ne se mette à nettoyer le dessus des meubles et des étagères, elle l'invitait toujours à s'asseoir dans le profond canapé du salon et, ensemble, elles prenaient leur petit-déjeuner en se racontant tous les petits potins de la semaine. Cela avait permis à Charlotte de connaître rapidement la vie du quartier.

Il était sept heures cinquante quand elle appuya sur le bouton d'appel d'ouverture de la lourde porte d'entrée de l'immeuble. Éva et Raphaël Lazzaro vivaient là depuis près de quinze ans. Elle n'entendit pas le petit grésillement de la gâche électrique signifiant qu'elle pouvait, de tout son poids, pousser le lourd battant. Chaque fois que les Lazzaro recevaient des amis ou sortaient au théâtre, Charlotte devait attendre qu'un locataire se présente à l'entrée de l'immeuble. Éva se levait plus tard les lendemains de fête. Aujourd'hui, ce fut un jeune homme d'à peine vingt ans qui lui ouvrit la porte, elle ne l'avait encore jamais croisé. Elle s'attendait tellement peu à rencontrer un inconnu qu'elle en resta interloquée. Elle croyait connaître tous les occupants de l'immeuble depuis huit mois qu'elle venait ici chaque jeudi. Parfois, madame Lazzaro l'avait

invitée à ses soirées où elle avait rencontré presque tous les voisins d'Éva et Raphaël.

Face à cet inconnu, devait-elle entrer avec naturel ou trouver d'urgence une justification ? Quelques syllabes s'entrechoquèrent dans sa gorge. Aussitôt, le léger sourire qui s'était esquissé sur le délicat visage du jeune homme céda brutalement la place à un rictus de crispation. Elle comprit qu'il ne la laisserait pas pénétrer dans l'immeuble sans explication. Elle reprit ses esprits.

- Excusez-moi, je suis Charlotte, la jeune étudiante qui vient faire le ménage chaque jeudi matin chez madame et monsieur Lazzaro.

- Et, à quel étage de l'immeuble habitent ces gens ? reprit le jeune homme d'un ton ferme et intimidant.

- Au quatrième droite, déclara Charlotte d'une voix mélodieuse.

À cet instant, Thomas Pourlet, un jeune étudiant au charme indéniable qui demeurait dans l'immeuble, se présenta dans l'encadrement de la porte.

- Alors Arnaud, on fait du grain à mademoiselle Charlotte ? J'avoue qu'elle est toujours aussi ravissante, elle est même à croquer, n'est-ce pas ? Mais tu sais Arnaud, mademoiselle Charlotte n'a d'yeux que pour un certain Kévin, ne te fatigue donc pas. Bonne journée, les amoureux ! Et Thomas dévala à grandes enjambées la rue George Sand pour rejoindre le boulevard.

Les pommettes du séduisant Arnaud virèrent aussitôt au rouge et Charlotte s'en trouva plus à l'aise.

- Vous ne pouviez pas deviner, mais je ne vous ai encore jamais rencontré ici.

- Mes parents ont emménagé dans cet immeuble il y a quinze jours à peine. Je suis à la faculté avec Thomas.

- Moi aussi, et pourtant je ne vous y ai jamais vu.
- C'est parce que je suis en fac d'économie alors que Thomas est en droit.
- Ah, je comprends mieux. Moi je suis en psycho. Bon, je file chez madame Lazzaro, je vais être en retard.
- On pourra peut-être se revoir en fin de matinée, le jeudi j'ai cours de huit heures trente à neuf heures trente ? tenta timidement Arnaud, qui n'était manifestement pas insensible au charme de Charlotte.
- Peut-être... dit Charlotte en s'engouffrant dans le porche de l'immeuble. Elle avait eu envie de dire oui à cette avance, mais quelque chose d'indéfinissable au fond d'elle l'en avait empêchée.

Quelques instants plus tard, elle sonna à la porte de l'appartement, mais elle n'entendit aucun bruit, pas même le bruissement du peignoir qu'attrapait habituellement madame Lazzaro avant de lui ouvrir. Ce déshabillé était normalement suspendu sur les patères situées juste derrière la porte d'entrée. Sans doute Éva dormait-elle encore !

Charlotte fouilla dans son sac à dos bleu marine et dénicha son trousseau de clefs. Elle tourna l'une d'elles dans la serrure et pénétra délicatement dans le logement. Ce sac sur lequel était imprimée une ancre marine lui rappelait encore une fois Kévin : il le lui avait offert la veille de son premier retour chez ses parents à Londres « ainsi je sais que tu penseras à moi partout où tu iras » avait-il ajouté. Pourtant, depuis quelque temps, elle n'était plus très sûre de leur amour.

L'appartement semblait vide, aucun bruit ne venait couvrir le souffle rapide de sa respiration qu'elle tentait de calmer pour mieux entendre le moindre froissement. Elle venait de monter les quatre étages à pied, l'ascenseur étant à nouveau en panne. C'était un de ces vieux ascenseurs au charme désuet, tout en bois avec des portes pliantes et protégées à chaque niveau par une grille en accordéon. Plusieurs fois, elle s'y était pincé les doigts. La dernière fois, c'était il y a quinze jours exactement, l'ongle de son majeur droit en portait encore la triste et sombre marque.

Elle parcourut lentement tout l'appartement. Dans la chambre, le lit était défait, les draps froissés, ce qui étonna Charlotte. Éva ne l'avait pas prévenue de son absence de ce matin, elle avait probablement oublié. Parfois elle quittait son logement de bonne heure, en particulier chaque fois qu'elle se rendait chez sa sœur à Perros-Guirec. Mais, ce jour-là, elle prenait malgré tout le temps de ranger sa chambre. « Ce fut la précipitation ce matin », remarqua Charlotte.

Machinalement, elle se servit une tasse du pot à café encore chaud et dégusta seule ses croissants dans le silence de l'appartement. Elle repensa à l'absence de Kévin hier soir et aux nombreux messages qu'elle lui avait laissés sur son téléphone.

La pendule de style Empire posée sur le marbre de la cheminée marquait huit heures cinquante-cinq quand Charlotte eut fini de ranger sa tasse et commença à nettoyer le logement. Elle chercha partout une note

d'Éva. Normalement, elle lui aurait laissé un papier, mais elle ne trouva rien. Charlotte était de plus en plus perplexe. Son anxiété croissait au fur et à mesure que les secondes s'égrenaient.

En sortant du salon, elle remarqua que la porte du bureau laissait passer un rai de lumière. De coutume, cette porte était bien fermée. C'était la seule pièce qui lui était interdite. C'était l'antre de Raphaël où lui seul avait le droit de pénétrer. Même Éva n'osait pas s'y aventurer en son absence. Intriguée, elle poussa délicatement la porte. Quand elle fut suffisamment ouverte pour la laisser se faufiler, elle glissa sa fine silhouette dans l'entrebâillement. Apercevant le corps d'Éva baignant dans une mare de sang, elle demeura figée un instant. Puis elle poussa un cri strident et recula. La frayeur marquait son visage.

CH 2

Son réveil indiquait huit heures trente. Réalisant brutalement qu'il avait raté le premier cours du matin, Kévin s'assit sur le bord de son lit et demeura immobile. Il s'efforça de remettre de l'ordre dans son esprit encore tout embué des vapeurs d'alcool de la soirée passée hier chez son ami Marc.

Marc était un ami d'enfance avec lequel il avait fait de nombreuses blagues lorsqu'ils étaient au lycée à Saint-Brieuc. Cela lui avait valu pas mal d'heures de colle le samedi matin. Marc était plus âgé que Kévin de seize mois et il avait parfaitement réussi ses études. Il était venu à Rennes l'an dernier pour étudier la finance en école de commerce. Brillant, sportif et ayant régulièrement un jeu de mots à placer, Marc avait toujours suscité l'admiration chez Kévin.

Hier soir, vers dix-neuf heures, Marc l'avait appelé pour lui proposer de le rejoindre, il organisait une soirée entre potes. Ils avaient avalé un énorme plat de pâtes et une belle tarte aux pommes, le tout bien arrosé de bière avant que les bouteilles de rhum ne soient de la partie. Kévin supportait difficilement l'alcool et il en portait ce matin les pires stigmates : un mal de crâne lui enflammait la tête.

Pour essayer de remédier rapidement à la situation, il prit une bonne douche glacée. Un grand bol de café acheva de lui éclaircir enfin l'esprit. Il remarqua que son smartphone indiquait de nombreux appels en absence. De multiples messages étaient affichés. Tous émanaient de Charlotte. Il les lut. Les derniers messages devenaient franchement désagréables, Charlotte lui en voulait d'avoir oublié leur soirée. « Si cette soirée tu la passes sans moi, les prochaines je les passerai sans toi », martelait-elle dans sa dernière déclaration. À ce dernier avertissement, Kévin resta sonné quelques instants, il ne comprenait pas. « La soirée chez Alicia, c'est pourtant bien ce soir », se dit-il en consultant le calendrier qu'il avait accroché au mur blafard de sa chambre.

Il ne pouvait laisser cette incompréhension s'installer entre eux. Il savait que, ce matin, Charlotte devait travailler chez Éva Lazzaro. Il enfila son vieux jean et son sweat noir un peu large et descendit les cinq étages de son immeuble de la rue de Paris en un temps record. À plusieurs reprises, il évita la chute et se rattrapa à chaque fois in extremis à la main courante. Il devait sans tarder s'expliquer avec Charlotte. Ce matin, le bus semblait constamment retardé par une circulation dense. Son regard ne cessait de glisser du cadran de sa montre à la rue. Les voitures paraissaient s'être donné le mot pour le retarder. Il trépignait d'impatience.

Quand le bus le déposa enfin boulevard de Sévigné, il remonta la rue George Sand en courant. Cette course l'épuisa, mais bien heureusement, en arrivant devant la